

AU PRÉSENT

DU MÊME AUTEUR

Chienne de vie, Le Serpent à Plumes, 2009

HELLE HELLE

AU PRÉSENT

Traduit du danois
par Catherine Lise Dubost

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

Titre original :

Dette burde skrives i nutid

© Helle Helle og Samleren/Rosinante & Co, København, 2011

Et pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2014.

ISBN : 978-2-283-02686-1

J'ai trop parlé de ce pas de porte. Je m'y étais enfermée dehors en mars. Je m'y étais assise en avril, le regard dans le vide. Mes parents s'y tenaient dans leurs doudounes en plein mois de mai. La tête inclinée sur le côté, tous les deux.

Le lilas fleurissait. Devant la gare, un bus démarra. Une chaude odeur de diesel, puis de nouveau le lilas. Mes bras étaient nus, le fond de l'air, tiède et doux.

- Tu avais oublié ça, dit mon père en me tendant le sac.
- On monte lessiver les murs.
- Papa l'a agrandi, dit ma mère.

Ils ont tourné les talons et rejoint la voiture, ma mère s'est assise à l'intérieur. On voyait le seau et le balai dépasser de la banquette arrière. Mon père a fait un signe de la main, le vent soulevait ses cheveux. Je suis retournée dans la cuisine, en laissant la porte ouverte. Je me suis servi un verre de lait et les ai entendus repartir. C'est ainsi que ç'aurait pu se dérouler.

J'avais passé la plus grande partie de la nuit à trier et à emballer mes affaires. Les vêtements que je gardais étaient maintenant rangés dans la valise à carreaux sur le sol de la cuisine. J'avais jeté le reste. Trois grands sacs-poubelle pleins. Je ne

comprenais pas d'où provenaient tous ces habits. Je n'avais pas le souvenir d'en avoir acheté tant. Des T-shirts, des pulls et toutes sortes de leggings. Des chaussures et des bottes, des robes d'occasion jamais portées.

Un des sacs contenait aussi ce que j'appelais mes « textes ». Autrefois, il m'eût été impossible de jeter une formulation écrite. Cela m'avait passé. J'avais essayé de ne pas lire les papiers pendant mon rangement, mais quelques phrases maladroitement m'avaient sauté aux yeux. J'avais détourné la tête, me débattant avec le sac. J'avais une tendance générale à trop écrire sur les déménagements. Maintenant, la valise était par terre, le sac de pantalons sur l'appui de la fenêtre. Dehors, au bord de la route, le lilas blanchissait, et mes parents étaient déjà loin, bien loin de Glumsø, dans leur voiture chargée d'un seau et d'un balai.

J'avais signé le bail de la maison l'année précédente. C'était un bungalow que longeait la voie de chemin de fer. Dorte avait mesuré la distance dans ses sabots blancs pendant que je croquais une pomme dans le jardin, devant la maison. La propriétaire nous avait invitées à nous servir sur l'arbre, elle avait incliné une branche vers nous au moment où le train de trois heures entrainait en gare. Elle avait l'air mal à l'aise dans son tailleur. Je m'étais dit qu'elle ne devait pas être beaucoup plus âgée que moi, elle pouvait avoir une vingtaine d'années. Elle avait pris une pomme, elle aussi, et la frottait sans cesse sur son pantalon.

– Vous travaillez ici ? demanda-t-elle.

– Non. J'ai commencé à étudier à Copenhague, ai-je répondu en regrettant aussitôt la tournure de ma phrase.

Elle n'était pas à son avantage dans ce tailleur, les manches la serraient.

– Ah oui, alors c'est pratique, ici.

– C'est le but.

– Qu'est-ce que vous étudiez ? On dirait que votre mère a trouvé, ajouta-t-elle en se tournant vers la route.

Dorte revenait vers nous en faisant claquer ses sabots. Le vent jouait avec les mèches de son balayage.

– Vingt-sept mètres, à quelques poils près, lança-t-elle en levant son pied.

– C'est ma tante.

– Je comprends, dit la propriétaire.

Nous pouvions rester aussi longtemps que nous le voulions, nous n'avions qu'à claquer la porte en partant. Chacune assise sur un appui de fenêtre au bois fendu, nous avons discuté du loyer. Je pouvais tout juste le payer sans souscrire de prêt étudiant. Une odeur écœurante d'eau croupie émanait des toilettes. Dorte alluma une cigarette – elle gardait toujours son briquet rangé à l'intérieur du paquet.

– Elle est vraiment chouette, cette maison, dit-elle.

– Oui. Mais je n'ai pas de meubles.

– Je te donne ma commode avec les tiroirs. Et la lampe en cul-de-poule – tu la veux ?

– C'est plutôt une table qu'il me faut.

– Il y en a une dans la remise. Tu ne l'as pas vue ?

– Tu veux dire ici ?

– Oui, juste derrière la porte, dit-elle en sautant du rebord de la fenêtre.

Je la suivis.

Il s'agissait d'une petite table de cuisine à rabats. Dorte hochait la tête, la cigarette pendue à la commissure des lèvres :

– Je la verrais bien devant la fenêtre, non ?

– Il me faudrait des rideaux.

– Ce n'est pas grave, tu n'as qu'à acheter des persiennes. Tiens, regarde, dit-elle en me montrant une boîte à café sur l'étagère.

Mais à ce moment-là, l'arrivée d'un train de marchandises a retenu notre attention. Depuis l'embrasure de la porte, nous avons regardé défiler les wagons de couleur rouille.

AU PRÉSENT

Avant de repartir, nous avons fait le tour du jardin. En plus des pommes, il y avait des poires et des mirabelles, et un énorme amas de broussailles dont Dorte supposait qu'il s'agissait de framboisiers. Nous avons regardé par toutes les fenêtres, c'était très lumineux à l'intérieur, le soleil de l'après-midi se reflétait sur tous les sols. Dorte a appuyé son front à la vitre de la cuisine :

– Un coup de peinture suffira, c'est la vraie cuisine intégrée, ça.

Puis elle a entrepris de nettoyer l'herbe et la chair de mirabelle restées collées à ses sabots, s'est essuyé les mains dans des feuilles et a regardé sa montre :

– Prends soin de toi. J'ai un cochon qui m'attend.

J'ai emménagé deux jours plus tard, un vendredi. Dorte avait transporté mes cartons et mes meubles dans sa camionnette, elle m'avait offert sa vieille télévision et ses chaises en plastique. En fin d'après-midi, j'ai démonté et porté la table dans le salon. J'ai revissé les pieds, mais j'ai eu du mal à retourner la table. Puis, je l'ai tirée jusqu'à la fenêtre et me suis assise. En me penchant, j'apercevais la gare au bout de la rue. À l'autre extrémité, au croisement, se trouvait le salon de coiffure et un peu plus loin, la taverne. Je me suis demandée quand il serait l'heure de préparer le dîner. J'avais acheté des crêpes surgelées au poulet qui étaient en promotion. De la farine, des épices et des produits de nettoyage aussi. Tout était resté sur le plan de travail. Je me suis dit qu'il me fallait du papier pour recouvrir les étagères des placards et j'ai écrit sur un pense-bête : papier pour les placards. Je me suis assise à la table, le temps que le soleil disparaisse du salon. Quand j'ai voulu réchauffer mes crêpes, le four ne fonctionnait pas. Le bouton s'allumait, mais l'appareil restait froid. Comme je n'avais toujours pas de poêle, j'ai mis les crêpes dans une casserole. Le résultat fut à la fois humide et brûlé. J'ai mangé debout, au-dessus du plan de travail. En réalité il aurait dû y en avoir assez pour deux

AU PRÉSENT

jours. J'ai fini par m'allonger sur le sol du salon. La moquette peluchait beaucoup. J'avais tenté en vain de la retirer quelques heures auparavant, elle était presque intégralement collée, la sous-couche en caoutchouc restait accrochée.

La fraîcheur du soir descendait par la fenêtre entrouverte et me caressait le visage. Une odeur de steak haché et un parfum de pommes et de mirabelles fermentées m'arrivaient, ainsi que des bruits et des voix claires depuis la rue principale. Un train entra dans un long crissement de freins. Un instant de silence, puis les portes s'ouvrirent. Silence encore. Un éclat de rire. Un sifflement, les portes qui claquent, le grincement des wagons, le lourd démarrage de la machine qui se remet en branle – j'allais dire : qui largue les amarres.

Mon père avait reçu la valise à carreaux l'année de son compagnonnage, elle avait voyagé jusqu'à Hobro. Je lui avais empruntée en quittant la maison la deuxième fois. Je parlais travailler comme jeune fille au pair sur la côte ouest du Seeland où j'allais m'occuper de deux enfants et d'un golden retriever. J'avais dix-huit ans. Je devais aussi faire le ménage le lundi, le mercredi et le vendredi. Je me suis arrêtée au mercredi. Ensuite, je suis rentrée chez moi, en bus, la valise glissait entre les sièges. Je me souviens d'un champ de maïs, près de Havrebjerg.

Depuis, la valise était restée dans ma chambre. Pendant un temps, elle m'avait servi de table de nuit. Toute la journée, ma lampe de chevet jetait sur elle un rayon blanchâtre. J'avais trouvé de vieux mots croisés que je remplissais au stylo à bille. Je n'avais pas grand-chose à faire, à part retourner mes jeans sur l'envers avant de les mettre à laver.

Je parlais me promener tous les après-midi. J'allais de plus en plus loin le long de la nationale, puis je m'arrêtais et rebrous-sais chemin. Souvent, je rencontrais Per Finland qui ne savait pas comment s'occuper lui non plus. Il passait ses journées à sillonner le coin sur la minipelle de son oncle en fumant des

Prince 100. Il avait été inscrit par erreur aux jeunes femmes socialistes, à l'occasion d'une fête à Sandby. J'ai commencé à lui rendre visite. Il avait un matelas à eau qui clapotait et ondoyait, tandis que ses parents sifflotaient au fond du jardin. Profs de danois, tous les deux ils contenaient difficilement le chiendent. Quand je repartais, je voyais sa mère dans le salon, penchée sur ses copies. Un jour, elle est venue me dire au revoir dans le couloir, ses cheveux formaient deux rideaux, de part et d'autre du visage.

– Je suis tellement contente que Per et toi soyez ensemble, me dit-elle.

Je n'ai pas su quoi répondre, je pensais surtout à ses cheveux.

– *Indeed*, ai-je dit, après quoi elle a hoché la tête deux ou trois fois.

Je n'avais pas remonté mes chaussettes correctement en remettant mes bottes, elles plissaient sous la voûte plantaire.

– Bon, rentre bien, dit-elle en hochant la tête encore une fois avant de retourner à ses copies.

La cour était couverte de grandes feuilles d'érable gluantes. J'ai marché à travers champs, mes bottes devenaient de plus en plus lourdes. Le mardi et le jeudi, Dorte dînait à la maison quand elle n'avait pas d'homme. C'était toujours elle qui apportait la viande.

La première nuit dans la maison, j'ai dormi assise. Les jambes repliées dans le fauteuil, je m'étais enveloppée dans la couette. En dépit des recommandations de Dorte, je n'avais pas pris le temps de faire le lit.

– Commence par faire ton lit, n'oublie pas. On s'effondre toujours après un déménagement.

Pourtant le lit bateau était assemblé, il occupait presque toute la chambre, on pouvait tout juste ouvrir la porte. En fait, je m'y étais allongée vers minuit, j'y étais restée longtemps, scrutant la pénombre. Il n'y avait rien à voir. Alors je suis retournée dans le salon, j'ai allumé la lampe d'architecte et me suis installée dans le fauteuil. Je suis restée là, immobile à écouter. Il n'y avait rien à entendre non plus. J'ai fouillé dans mon cabas où j'ai trouvé un paquet de chewing-gums. J'en ai pris quatre et j'ai mâché : le vacarme de la mastication était assourdissant. Je me suis arrêtée pour écouter, puis j'ai repris jusqu'à ce que le goût disparaisse et j'ai emporté la boule de chewing-gum dans la cuisine. Quand j'ai soulevé le couvercle de la poubelle, le tuyau de l'aspirateur est tombé avec fracas derrière moi. Le bruit résonnait encore à mes oreilles quand je me suis réinstallée dans le fauteuil avec la couette. Je l'ai tirée sur ma poitrine

AU PRÉSENT

et me suis endormie, la tête sur le côté. J'ai dormi jusqu'au passage d'un train de marchandises long de plusieurs centaines de mètres, au lever du soleil. Le halo de la lampe d'architecte se mêlait à l'aube.

Assise à la table à rabats, je pensais au mot « ensuquée », c'était samedi matin, j'aurais bien fait de m'activer. De défaire les derniers cartons et de les ranger dans la remise par exemple. Ou de prendre un bain. Ou encore d'aller me promener. J'aurais pu au moins traverser la route et emprunter le petit sentier qui mène des immeubles à la supérette pour acheter quelques légumes. Et des pommes pour le train la semaine suivante. Je pensais à mon compte épargne. Il avait tenu presque trois ans, mais c'était bientôt fini. Il me restait à peine quatre mille couronnes. Je me surpris à regarder fixement le pommier du jardin. Tout étonnée, j'émis un son, me levai d'un bond et enfilai mes sabots. Je cueillis quatre grosses pommes encore un peu vertes et les posai sur une marche devant la porte. Dans le jardin derrière la maison, je découvris un fil à sécher le linge tendu entre deux poiriers, les branches ne portaient pas de fruits. Les feuilles étaient maculées de grandes taches brunes ou en train de virer au jaune et au rouge. Je me souvins que je devais renouveler mon abonnement mensuel, et allai chercher mon porte-monnaie dans le salon.

Un homme âgé à bicyclette postait une lettre à l'extérieur de la gare, il était resté en selle, un pied à terre, tandis qu'il

glissait le courrier dans la boîte. Au premier étage, les fenêtres étaient ouvertes, déversant alentours une musique matinale. Une main apparut, tenant un chiffon à poussière. J'ai ouvert la porte et me suis dirigée vers le guichet. À l'intérieur, le type s'est détourné de sa tartine, des miettes autour de la bouche :

- Bonjour.
- Bon appétit.
- Pardon.

Il termina sa bouchée en souriant, ses cheveux étaient clairs et plutôt longs. Je me demandai comment il avait atterri à ce guichet de gare. Un quotidien était ouvert sur la table, et, posé par-dessus, un livre sur Pink Floyd avec un marque-page.

Le renouvellement de mon abonnement était un peu compliqué, car je dépendais d'une autre compagnie de transport à présent, il fallait établir une nouvelle carte. Il me restait une photo du photomaton. Pas la meilleure, malheureusement ; je la posai devant lui sur le comptoir avec l'argent. Il agrafa, plia, et me tendit ma nouvelle carte mensuelle, sans cesser de sourire.

- Si vous vous dépêchez, vous serez à l'heure pour le prochain, dit-il juste avant que je ne m'en aille.

- Non, c'est samedi aujourd'hui, répondis-je.

Je sentis qu'il me suivait du regard.

Sur le quai, la musique du premier étage se mêlait au bruit d'un aspirateur, et, pour une raison que j'ignore, je pressai le pas en direction de la voie. Aucun passager n'attendait. Le train, qui approchait entre les arbres dans un vacarme assourdissant, ralentit. De mes mains, je me bouchai les oreilles. La porte s'ouvrit devant moi, un garçon de grande taille descendit en battant avec son sac à dos. Le conducteur était agrippé en tête du train, le sifflet à la bouche et les yeux à son poi-

gnet gauche. Il me regarda et fit un grand geste du bras. Je fis d'abord non de la tête, mais montai à bord lorsque dans un coup de sifflet il reproduisit son geste. Je gravis lestement les deux marches et restai un instant dans l'ouverture pendant que la machine redémarrait puis d'un bond je redescendis sur le quai. Un de mes genoux flancha, et, bien que le train n'eût pas eu le temps de prendre de la vitesse, la chute fut spectaculaire, mais je fus rapidement sur pieds. Je retraversai les voies et fis un détour pour contourner la gare. Mon jean était troué, il était tout neuf.

Je n'avais même pas pris soin de fermer la porte de chez moi, elle était restée grande ouverte. En traversant le jardin devant la maison, je reproduisis le geste du conducteur, je ne sais pas ce qui m'avait pris.

Comme il y avait eu libre accès à la maison pendant la courte durée de ma course à la gare, je scrutai les moindres recoins. Je regardais derrière toutes les portes, dans les placards et sous le lit, dans la remise aussi et au passage je vérifiai derrière la cuve à fioul. Tout cela l'air de rien, et sans expression particulière, comme si je cherchais un ballon ou un outil quelconque.

Ensuite, installée dans le fauteuil du salon je me mis en devoir de repriser mon jean à l'aide d'un fil et d'une aiguille. Le résultat ne fut pas probant.

J'allumai la télévision, regardai une émission de jardinage, puis le loto, en mangeant la plus grande partie d'un paquet de biscuits. À la fin de l'après-midi, je me suis endormie, ma tête glissant continuellement sur le côté, j'essayais de la redresser par à-coups. Finalement, je me suis allongée sur le sol où je dormis bien trop longtemps, un oreiller sur la poitrine et la

bouche entrouverte. Ma gorge était complètement sèche quand bien des heures plus tard je me réveillai dans la pénombre du salon. Peut-être à cause de ces biscuits. Je n'allais de nouveau pas pouvoir m'endormir le soir. Il ne me restait plus qu'à écouter un programme nocturne en dessinant des petits carrés et en attendant que la radio de la nuit devienne radio du matin et que passe un gros train de marchandises tonitruant. Trente ou quarante wagons en tout. Transwagon, Transwagon : coucher la tête sur la table à rabats et fermer les yeux, regarder les lignes se changer en carrés et en rectangles derrière les paupières.

Depuis le lit à eau de Per Finland, on voyait serpenter la route entre les champs, les fermes et les cabanons. Une mince fumée s'élevait au-dessus des parcelles. Quand on ouvrait la fenêtre, on sentait l'odeur du bouleau émaner de la cheminée. Il me caressait le dos d'un doigt rugueux, sa voix était rauque elle aussi, il toussotait souvent. Chez nous, il y avait des convecteurs électriques, on attendait le chauffage urbain. Dorte avait eu un poêle après Slaglille, elle se chauffait avec des briques de lait bourrées de papier journal. Je lui gardais nos briques, ça n'allait pas chercher très loin, mais elle s'était arrangée avec une cantine, pour cela et pour les journaux aussi. Chez Per, ils étaient abonnés à *Politiken* et au journal du loto. C'était Per qui relevait la boîte à l'entrée du jardin.

Un week-end dans le lit, en plein après-midi, il m'a entourée de ses longs bras. Je m'étais levée de bonne heure et j'étais allée me promener. On s'était rencontrés au croisement après l'étang, lui aussi était à pied ce jour-là. Les routes étaient couvertes de projections de terre.

– Et si on allait se déshabiller chez moi, avait-il dit en me prenant par la main – nos bottes en caoutchouc s'enfonçaient côte à côte dans la terre molle du bas-côté.

De la fenêtre, tous les champs étaient brun et noir, la lisière de la forêt avait elle aussi perdu ses dernières couleurs. Un groupe de corbeaux s'envolèrent les uns après les autres quand un minibus s'approcha depuis la grand-route.

Son corps était chaud contre le mien, il avait une bonne circulation. J'aimais bien sa façon de froncer les sourcils dans les moments de plaisir intense, le visage se désintégraît complètement au-dessus du mien.

Dehors, les corbeaux s'envolaient un à un et, finalement, ils se retrouvaient tous sur l'asphalte où ils picoraient en se dandinant.

- Où sont ton père et ta mère ? demandai-je.
- À un buffet.
- En cette saison ?
- C'est un banquet d'anniversaire.
- Ah d'accord.
- Ils seront là dans quelques heures.
- Ils travaillent dans la même école ?
- Non, ils ne veulent pas, c'est la mort.
- C'est clair.
- Mais c'est pas là, le buffet.
- Où là ?
- Dans une des écoles.
- Non, d'accord.
- C'est chez les apiculteurs.
- Vous avez des abeilles ?
- Juste celles qui passent par là. Non, ça fait longtemps qu'on n'en a plus. C'était trop de travail.
- Je comprends.

Il prit un très long bain. Je l'écoutais depuis le lit, l'eau giclait fortement. De temps à autre, il émettait des gémissements

de bien-être. Je me demandais s'il eût fait la même chose en mon absence. Je me levai, enfilai mon pantalon et mon pull, la vapeur sortait à flots de la salle de bains.

Il se tenait sous la douche, les yeux fermés. Je me suis assise sur l'étroit rebord de fenêtre, la tête appuyée contre la vitre. Le sapin de Noël de l'année précédente était encore sur la terrasse, toutes les épines étaient tombées. Ce devait être un sapin de Norvège. L'eau s'arrêta enfin, il se tourna pour attraper sa serviette et me sourit tout surpris depuis l'autre extrémité de la pièce.

- Tu es là ? Tu t'es habillée ?
- C'était juste provisoire, répondis-je.

Quelques instants plus tard, alors que nous nous étions recouchés, la Volvo crissa dans la cour. Les parents de Per entrèrent dans un joyeux vacarme, et, peu après, un parfum de café nous parvint entre les lattes du plancher. Nous sommes descendus boire une tasse avec eux. Beaucoup plus tard ce soir-là, nous avons partagé un gigot d'agneau. Il m'était arrivé une seule fois auparavant de goûter de la viande d'agneau, c'était chez Dorte, à la place du Halkidiki. C'était un agneau de deuil. Elle venait de quitter le déménageur, ils avaient prévu de partir en voyage ensemble. Nous n'étions qu'elle et moi, le plat était décoré de concombre et de feta. Nous étions restés longtemps à le regarder.

- Quel appétit ! avait-elle dit en allumant une cigarette.

Elle avait fait quinze jours de prébronzage chez *Forme & Beauté*, sa voix et la couleur de sa peau semblaient provenir de deux mondes différents.

Dans l'après-midi du dimanche, je fus frappée d'une efficacité extraordinaire malgré la fatigue. Je n'avais pas vraiment dormi les deux nuits précédentes. Je mis mon linge sale dans un sac et le transportai à travers la rue principale qui menait vers l'église, puis dans une petite rue en pente qui me semblait déboucher sur une laverie automatique. Mais je m'étais trompée. Il n'y avait là qu'une pelouse avec un bac à sable et un portique. Deux jeunes filles fumaient, assises sur un banc. Elles n'avaient pas connaissance d'une laverie automatique. L'une dit qu'on pouvait faire nettoyer ses vêtements plus haut, chez le couturier. Elle portait des chaussures neuves en tissu blanc et demanda à l'autre d'écraser sa cigarette avec le pied. Celle-ci pensait qu'il existait une laverie dans un immeuble de Sorø, mais elle n'était pas sûre. Son oncle habitait Sorø. Tout en les écoutant, je me rendis compte que je n'avais pas de monnaie. J'avais tout utilisé la veille pour payer mon abonnement mensuel. Je revins sur mes pas en longeant l'épicerie par la petite montée puis remontai la rue principale. Dans la vitrine du libraire, il y avait une exposition de chaussettes en laine et de magazines, je compris que les chaussettes étaient confectionnées par une femme du pays. Elles étaient rayées, dans un

grand choix de tailles différentes. J'étais entrée dans la boutique le vendredi pour acheter des feutres, la vendeuse m'avait reprise et demandé si je voulais dire des marqueurs. Elle en avait posé plusieurs sur le comptoir, j'en avais acheté deux. Je ne voulais pas paraître avare.

Je portai mon sac de linge sur le dos, il était lourd, rempli de serviettes-éponges, de jeans et de hauts en tous genres. Tout le linge était de couleur. De quoi faire deux machines. Je rentrai donc chez moi où je remplis la baignoire de savon et d'eau chaude. Je vidai le sac dans l'eau, remuai à l'aide d'une grande cuillère, puis laissai tremper.

Dans le salon, je parvins à vider un carton dont je plaçai le contenu dans la commode et au fond du placard de la chambre. Je me fis un café que je bus dans la cuisine au-dessus du plan de travail, puis je retournai rincer et essorer le linge. C'était difficile, surtout pour les jeans. Mes mains rougissaient et une fois devant le fil à étendre le linge, les articulations me brûlaient. J'avais posé ma lessive dans une vieille bassine dénichée dans la remise. Elle n'était pas tout à fait propre, mais je me fis une raison. Il y avait juste assez de place sur le fil, si j'étendais les vêtements dans leur largeur. J'avais un grand drap de bain et deux petites serviettes publicitaires brun clair de la marque de café Cafax. Je me mis à trier ce qui était stocké dans la remise. Une fois empilés, les vieux pots de fleurs ne prenaient plus que la moitié de la place, et un tas de journaux humides passa à la poubelle. Le ciel était très sombre. Je prenais un autre café dans la cuisine quand il se mit à pleuvoir. Très peu d'abord, puis quelques instants plus tard les gouttes se mirent à marteler la vitre. Je courus dans le jardin, arrachai le linge du fil, puis le jetai dans la buanderie.

En fin d'après-midi, j'étendis le linge à l'intérieur. Tous les dossiers de chaise étaient occupés, la commode, le radia-

teur que j'ouvris au maximum. Rapidement, une forte odeur d'adouçissant envahit le salon, j'entrouvris la fenêtre, me mis au lit et tirai la couette au-dessus de ma tête. Quand je me réveillai, la nuit tombait. J'allai me brosser les dents. J'avais encore la mousse autour de la bouche quand on frappa à la porte. C'était un jeune couple. Ils portaient des vêtements de pluie et un panier de pique-nique vide. Ils me demandèrent s'ils pouvaient emprunter mon téléphone.

– Il y a une cabine téléphonique juste là-bas, répondis-je dans un mouvement de tête en direction de la gare.

– Non, il ne marche pas, dit la fille. C'est pour ça qu'on est là.

– On a oublié de descendre du train à Lundby, il faut juste qu'on prévienne son frère. Il nous attend, dit le garçon.

– C'est que je n'ai pas le téléphone. Je viens juste d'emménager.

– Lui aussi. C'est pour ça qu'on a oublié de descendre. Je veux dire, pas ici, expliqua la fille en se grattant la cuisse – elle portait un jean blanc maculé de taches d'herbe.

– Ah, dis-je.

– On pense que c'est parce qu'ils ont oublié de vider le téléphone à pièces, ajouta le garçon. Bon, mais désolés pour le déclenchement.

La fille pouffa de la plaisanterie, elle leva son panier, un peu gênée.

– On a passé toute la journée au parc de Knuthenborg, depuis ce matin dix heures, dit-elle.

– Vous pouvez essayer de demander aux gens qui habitent au-dessus de la gare, dis-je. En tout cas, c'est sûr il y a des gens là-bas.

– Bon, eh bien d'accord, merci beaucoup, répondirent-ils d'une seule voix en redescendant sur l'allée du jardin. Ils

se retournèrent, me firent un signe de la main, leurs imperméables brillaient dans le noir.

Je ne savais pas quoi faire. J'aurais dû me laver les cheveux. Tout à coup, je me rendis compte que je n'avais pas diné. J'ouvris tous les placards de la cuisine, il y avait des pâtes, des pains pita et même plusieurs boîtes de thon, mais rien qui m'inspirât véritablement. Je passai dans le salon où je regardai vers la gare, le premier étage était éclairé, mais je ne voyais personne. Alors je glissai ma clé et un billet de cent couronnes dans ma poche, enfilai un pull et claquai la porte derrière moi.

Le snack était un camion à saucisses amélioré, dans une cabane en bois, sur le parking de la boulangerie. J'ai acheté un burger et une barquette de frites que je rapportai dans un carton en le tenant des deux mains, la vapeur sortait par les interstices du couvercle. Lorsque je m'approchai de la maison, j'aperçus une jeune femme qui sortait de mon jardin et se dirigeait lentement vers la gare. Elle s'arrêta et, tirant ses manches par-dessus les mains, se retourna et jeta un regard oblique vers la maison. Elle s'immobilisa et, quand elle m'aperçut, croisa les bras sur la poitrine. Je ne savais pas si je devais la saluer. J'entrai dans le jardin avec mon carton, mais elle revint rapidement sur ses pas et me rejoignit :

– Hé, salut !

Ses cheveux étaient mouillés, sa voix légèrement nasillarde :

– Tu ne peux pas envoyer n'importe qui téléphoner de chez nous, comme ça.

– Non. Pardon, répondis-je.

– On n'a pas envie d'avoir des gens qui viennent sonner à tout bout de champ pour passer des coups de fil, ils n'ont qu'à aller à la station-service.

AU PRÉSENT

- Excusez-moi.
- Ou juste après l'église. La plupart peuvent marcher jusque là-bas s'ils ont vraiment besoin d'appeler.
- Bien sûr.
- Et en plus, j'étais occupée, dit-elle en serrant son maxipull autour d'elle.
- Je suis vraiment désolée.
- D'accord.

Elle hocha la tête, tourna les talons et retourna vers la gare. Les deux jeunes avec leur panier me regardaient depuis le peron. La fille fit un signe de la main. Je levai mon carton d'un geste ample en guise de réponse, elle dit quelque chose au garçon et ils se mirent à marcher vers moi. De loin, je leur adressai une mimique d'étonnement qu'ils étaient censés décrypter, mais ils finirent quand même par me rejoindre, la fille sourit.

- C'est vraiment très très gentil, dit-elle.

Me voilà donc dans le salon en compagnie du jeune couple, au milieu de mon linge qui séchait, avec ma barquette de frites. J'avais laissé le hamburger sur la table de la cuisine. Ils étaient tous les deux assis au bord de leur chaise, la fille faisait légèrement trembler la table en balançant son pied. Je n'avais peut-être pas assez serré les vis, elle paraissait bancale.

- Allez-y, servez-vous, dis-je.
- Merci, répondit le garçon sans rien prendre.
- Notre train est à dix heures vingt, lança la fille.

Le garçon regarda sa montre :

- C'est dans une heure et cinquante minutes exactement.
- Alors vous avez réussi à joindre ton frère ? demandai-je.
- Oui. Il aurait dû venir nous chercher à Lundby, dit la fille.
- Oui, c'est ce que j'ai cru comprendre, répondis-je. Et la fille hocha la tête.

- C'est qu'il vient juste de s'y installer. En réalité, on vient de Sundbyvester. Je veux dire, nous tous, dit-elle en balançant son pied de plus en plus fort – la table tremblait de plus belle.

- Tous les trois, tu veux dire.
- Non, tous les quatre en fait, il a aussi un fils de deux ans, répondit le garçon.

- Ça fait beaucoup de monde, ça.
 - C'est pour ça, on aurait dû passer voir sa maison. Mais du coup, on rentre chez nous, dit-elle.
 - Ta jambe, chérie, lui dit-il.
- Elle sourit. Elle avait un joli sourire, et il y eut un long silence.

Le train de Hambourg passa à toute allure. J'avais mangé moins du quart des frites, le garçon n'en avait pris qu'une.

- Tu as oublié ton hamburger, me dit la fille.
- Ah oui, vous le voulez ?
- Non, c'est le tien. Nous, on a déjà beaucoup mangé aujourd'hui, on n'a pas faim du tout.
- Moi non plus.
- Alors tu pourras l'emporter au boulot pour ton déjeuner de demain, dit le garçon.
- Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? demanda la fille.
- Je fais des études, à Copenhague.
- Ah bon ? Mais alors, tu es vraiment bien placée, ici.
- Oui, c'est sûr, dis-je. Et ils hochèrent la tête ensemble, le buste légèrement penché en avant, les mains sur les genoux.

Ils me racontèrent leur journée au parc de Knuthenborg et me parlèrent des animaux qu'ils avaient vus. Ils faisaient ce genre d'expédition une fois par an, la tante du garçon qui habitait Nakskov, leur prêtait sa voiture. Une Opel de fonction, elle avait une entreprise de services à domicile. D'habitude, ils partaient l'été, mais la tante s'était cassé le poignet. Elle était tombée d'une falaise près de Hestehovedet en mai : elle avait cru voir un homme qu'elle connaissait. C'était une mauvaise fracture qu'on avait mis plusieurs jours à déceler. Son état s'était empiré peu à peu et à la fin elle avait dû garder le lit

à cause d'un œdème de la taille de son bras. Après quoi les gens n'avaient cessé de téléphoner pour lui demander quand elle revenait faire le ménage. Elle avait finalement réussi à se rendre à Stokkemark pour nettoyer les sols de deux maisons. Elle avait dû porter un plâtre pendant six semaines, et après son bras était resté comme mort. Elle venait seulement de recommencer à conduire – d'où l'expédition tardive à Knuthenborg.

– Ces quelques semaines lui ont coûté un paquet de clients, ajouta-t-il.

– On lui a reconnu une invalidité à huit pour cent. C'est qu'elle en a besoin, de sa main, dit la fille.

– C'est le cas de beaucoup de gens, commenta son ami.

Ils hochèrent la tête et le silence se réinstalla.

– Et vous alors, qu'est-ce que vous faites ? demandai-je.

– On travaille au parc de Tivoli, chaque été, répondit-il. Moi je vends des saucisses, et elle, elle tient les canards.

– C'est là qu'on s'est rencontrés, il y a deux ans et trois mois. Incroyable, dit-elle.

Et il lui ébouriffa les cheveux en ajoutant :

– Eh oui, ce jour-là, c'est toi qui as mordu à l'hameçon.

– Hé, hé, fit-elle en lui rendant son geste.

Elle toussota.

– Non, sérieusement. Tivoli, c'est le meilleur endroit du monde, pour travailler. Il n'y a pas deux jours qui se ressemblent là-bas.

– On ne peut pas en dire autant du reste de l'année, commenta-t-il.

Et elle eut un petit rire complice.

Nous avons allumé la télévision, j'avais trois chaînes, mais rien ne paraissait très intéressant. Malgré cela, nous sommes